

LA CLARTÉ DES MOTS

La lumière est là, sous nos yeux, et c'est en eux, non sur elle, qu'est le voile. D'ailleurs, chaque fois qu'elle nous surprend, la surprise ne vient pas de son étrangeté, mais de sa familiarité mal vue. Il aurait suffi de regarder dans le connu au lieu de poser notre regard dessus, mais comment le faire puisque cela ne se fait pas à volonté ? N'est-ce pas qu'à l'instant où la lumière paraît nous sommes regardés dans notre regard ?

Une même substance éclairante est alors dans le monde et dans nos yeux : elle fait que le visible, qui est l'espace ordinaire où nous apparaissent les choses et les autres, devient tout à coup un élément sensible et non plus neutre. À l'instant, nous voilà plongés dans un révélateur, qui rend le lieu clair en même temps qu'il nous éclaire.

L'effet de ce révélateur est physique et mental : physique parce qu'il métamorphose l'apparence du monde ; mental parce qu'il fait se lever en nous une intelligence lumineuse. L'éclairement, donc, nous pénètre et nous unit, mais s'il est double dans son effet, il est unique dans sa nature dont la fluidité infinie opère, dehors comme dedans, une identique transformation matérielle.

Cette transformation, on en ressent la perte, ensuite, là même où elle fut le plus présente, c'est-à-dire mentalement, et l'acuité de cette perte est, en soi, une incitation à se représenter ce qui eut lieu. Nul doute, en lisant *La Promenade sous les arbres* ou bien *À travers un verger*, que cet effort de représentation ne soit capable de soulever une énergie, qui supplée ce qu'elle exprime puisqu'elle a l'efficacité de raccorder l'instant de la lecture et celui de la lumière.

Pour l'avoir interrogé nombre de fois dans les livres de Philippe Jaccottet, et plus particulièrement dans ces deux-là, je voudrais tenter de situer ce raccordement entre l'expérience et son écriture. Certes, toute œuvre littéraire est une « machine de langage » (Jean Paulhan), mais celle de Philippe Jaccottet, en voulant reconstituer ce qui l'illumine, reconstitue des scènes primitives, qui placent ses enjeux en dehors du langage, dans des instants où la révélation produit un emportement d'une vitesse supérieure à celle des mots. Cependant ces états et ces instants, à priori inexprimables parce qu'ils sont de pure fusion, ne sont-ils pas les seuls à justifier la tentative de s'exprimer ?

Philippe Jaccottet tente de se reconduire mentalement vers eux, non pas – et c'est capital – en les traitant comme un en-dehors susceptible d'apporter par sa transcendance quelque lumière à son entreprise, mais comme un en-dedans susceptible, puisqu'il fut originellement mental, d'être retracé dans son lieu. D'où ce travail d'écriture, modeste et patient, qui, phrase après phrase, image après image,

crée un paysage de mots semblable à celui dans lequel surgit la lumière. Cette œuvre de ressemblance connaît ses limites, connaît sa propre insuffisance, et parce qu'elle les affronte chemin faisant, elle atteint une littéralité propice au retour mental de la même lumière.

Dans *le Verger* comme dans *la Promenade*, le lieu de l'éclairement est en effet conditionné par un paysage qui, ordonné selon un élan naturel, provoque l'élan mental, et leur union. Le langage peut dire cela, mais il ne sait pas si, le décrivant, il fait plus que décrire : ce doute est à la fois sa chance de toucher à la complétude.

On nous a trop dit que le langage ne peut représenter que l'absence de tout. Il y a beaucoup d'orgueil dans cette affirmation, qui, au milieu d'elle, dresse la figure de l'écrivain en dieu négatif tout puissant d'impuissance. À l'opposé, Philippe Jaccottet fait humblement ce choix : « ...j'ai le sentiment confus qu'il faut dépasser cette opposition entre mots et choses, surmonter cette mauvaise conscience et ce dégoût. Faute de quoi, d'ailleurs, je lâcherais la plume une bonne fois. Si, tant bien que mal, ici, elle poursuit son travail, c'est conduite, plus que par ma main, par cette intuition d'un sens, ce très faible reste d'espoir. Par exemple, je ne puis m'empêcher d'éprouver que certains mots, dans certaines circonstances données, semblent plus "vrais" que d'autres, que je ne peux absolument pas en user différemment ; je m'entête à les chercher, bien que je sois incapable de m'expliquer comment il se fait qu'un tel choix soit possible, et paraisse légitime. » (*Verger*, page 21 de l'édition Gallimard).

Les mots plus « vrais » sont les porteurs de la littéralité. Cette littéralité est évidemment impossible quant aux choses (oui, les mots ne sont pas les choses), mais l'écrivain peut espérer l'atteindre quant à la relation qu'il a eue avec elles, car cette relation n'est pas d'une autre nature que celle du langage. Cet espoir entraîne, en plus, un choix vital, car selon qu'on opte ou non pour lui, on écrit du côté de la vie ou du côté de la mort.

La lecture de Philippe Jaccottet donne conscience de ces deux versants : le sien n'est pas le bruit et la fureur, mais le silence et la lumière. D'où cette autre phrase du *Verger* : « Je me dis parfois : la beauté est aussi incompréhensible que la douleur, donc aussi réelle, donc également forte et nécessaire. » (p. 27).

Et voilà quelques jalons posés : les mots plus « vrais » que d'autres en certaines circonstances, l'intuition d'un sens, la beauté, l'entêtement à chercher ce que la recherche seule légitime, ces instants où tout s'éclaircit...

Si certains mots sont plus « vrais » que d'autres, cette « vérité » entre dans le texte de Philippe Jaccottet de deux manières : purement, et c'est l'à vif du poème, ou bien mêlée au développement descriptif, et c'est *la Promenade* ou *le Verger* conduits par leur souci d'exactitude communicative. Il arrive aussi que l'éclat du « vrai » vienne

purement dans cette prose, et l'exemple suivant fera mieux comprendre ce que je veux dire : « Je pensais à la fraîcheur des torrents que j'avais toujours aimés (cette foudre d'eau dans les rocs)... » (*Promenade*, p. 71). La parenthèse, ici, est cette « pureté » si directe de la vue que son ouverture explose en nous.

La « foudre d'eau dans les rocs » exprime en quelques mots la vivacité d'une relation aussi « vraie » dans le langage que dans la vision. Cette justesse de l'image mentale et de l'image visuelle provoque chez le lecteur une précipitation dans l'évidence, et il s'illumine de la double lumière de la tête et de la nature.

Mais qu'est-ce que cette lumière venue des mots ?

C'est d'abord – des yeux à l'eau parmi les rocs – la brusque circulation d'une ressemblance entre deux mouvements qui ne peuvent être associés que mentalement : la foudre et l'eau torrentueuse ; c'est ensuite le croisement de l'espace visible, où sont l'eau et les rocs, et de l'espace mental, où est l'image de la foudre ; et c'est surtout la synthèse instantanée du visuel et du mental : leur fusion à travers les mots même, qui s'en trouvent chargés d'une luminosité transmissible.

La lumière du *Vergèr* ou de *la Promenade* ne procède pas d'une situation exceptionnelle : toujours, elle naît d'une brusque ouverture du regard, qui fait que les yeux s'aèrent et voient le quotidien dans sa véritable lumière, puisqu'elle s'allume dans sa permanence, mais de la dire dans son lieu et dans son effet.

Philippe Jaccottet s'y entête, et cet entêtement nourrit de clarté, tout autant que d'intelligence ou d'émotion, « la machine de langage ». Et il apparaît ainsi que le travail mental de l'écriture peut naturellement restituer la qualité de ce qui fut avant tout un événement mental.

Le processus de ce travail passe par la mémorisation du lieu et de la lumière, puis par leur visualisation intérieure. Alors, parce qu'elle en est construite, « la machine de langage » devient elle-même ce lieu et cette lumière. L'écriture, ici, est un exercice mental, qui donne sur autre chose que la littérature : une autre chose qu'un écrivain comme Philippe Jaccottet poursuit avec ses moyens d'écrivain, mais qui, incluse dans la littérature, ne s'y tient pas, car c'est un « Beauregard ». Dans ce regard-là, il n'y a aucune différence entre le sens et la lumière...

Bernard Noël

Merci à Christian Arthaud, Alain Chanéac, Jean-Gabriel Cosculluela et Alain Coste, constituant le comité de rédaction de la revue *faire part*, d'avoir autorisé gracieusement la rediffusion de ce texte initialement publié à l'automne 1987 dans le n° 10-11 consacré à Philippe Jaccottet.

À l'occasion de la sortie de ce numéro, une rencontre fut organisée à la librairie Vayssières de Valence. Philippe Jaccottet ne souhaitant pas lire ses propres pages, Bernard Noël, présent à ses côtés, accepta généreusement de s'en charger.